

(Re)découvrir l'artiste turque Fahrelnissa Zeid

london-by-art, publié le 01/07/2017 à 11:02

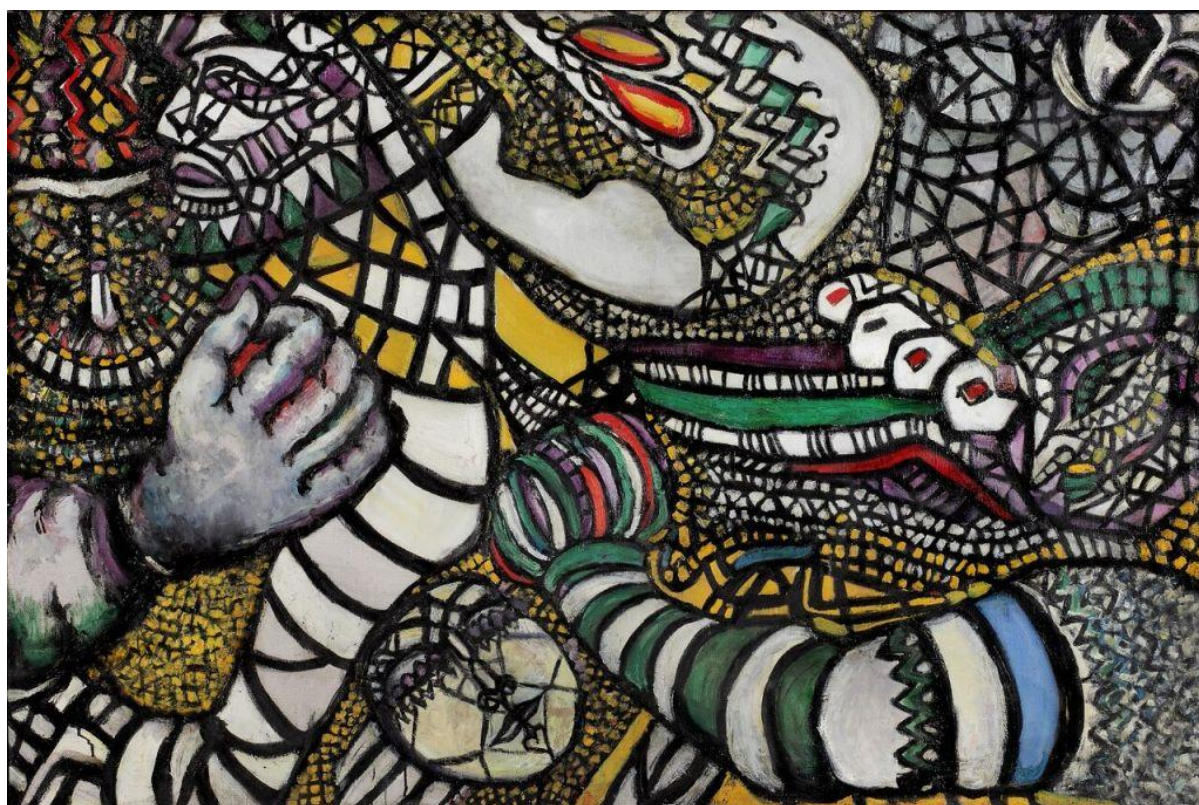
Alors qu'au même moment la Tate Modern propose une rétrospective sur l'œuvre d'Alberto Giacometti, l'idée de présenter au public une artiste semblant sortie des cendres de l'oubli apporte un vent de fraîcheur. Découvrir une artiste c'est bien souvent révéler une personnalité. Fahrelnissa Zeid (1901-1991) a certes de la poigne dans ces pinceaux, et pas uniquement pour avoir été l'une des premières femmes à entrer à l'Académie des Beaux-Arts d'Istanbul. Elle a su toujours s'entourer de créations, de ses premiers carnets d'adolescente à ses œuvres monumentales qui encombrent studios, appartements et salons d'ambassade. Découvrir une personnalité c'est bien souvent également s'interroger sur le contexte socio-historique particulier dans lequel un certain imaginaire a pu s'épanouir. Alors que l'Empire ottoman s'apprête bientôt à devenir la République de Turquie, Zeid a été élevée dans une famille aristocratique d'artistes et d'intellectuels : une mère et un frère aîné peintres, un père diplomate et général mais également photographe et historien. Quant à la suite, sa vie ne manquera pas d'événements rocambolesques : un frère accusé de parricide, un divorce malgré les conventions sociales, un second mariage qui lui fait gravir l'échelle sociale de la monarchie irakienne jusqu'à la destitution de celle-ci, la grande vie de Berlin à Paris en passant par New York ou Amman mais également la dépression, le nécessaire apprentissage de la cuisine sur le tard. Cette princesse venue d'Orient qui adorait Paris n'avait pas froid aux yeux et possédait une énergie débordante, de quoi fasciner le public.



Unknown photographer Fahrelnissa Zeid in her studio, Paris, c.1950s Raad Zeid Al-Hussein
Collection © Raad Zeid Al-Hussein

Le public se verra donc présenter un destin tout à fait unique, celui d'une femme de diplomate devenue princesse irakienne qui est née et restera artiste malgré les révolutions qui l'entourent. De ses expositions (à Istanbul, Paris, Londres, New

York) à son travail éducatif en Jordanie, de ses rencontres (avec la Reine Mère Elizabeth, Lee Miller, Marc Chagall, Giorgio de Chirico ou André Breton) à sa collaboration avec le critique d'art et écrivain Charles Estienne, rien n'est oublié pour rassembler les mosaïques d'une personnalité riche en couleurs. Quant aux œuvres exposées, malgré quelques ellipses, elles permettent de clairement établir un style propre à Zeid dans sa lutte avec l'abstraction, titre d'un de ses tableaux.



Fahrelnissa Zeid (1901–1991) Fight against Abstraction 1947 Oil paint on canvas 101 x 151 cm
Istanbul Modern Collection/ Eczacıbaşı Group Donation © Raad Zeid Al-Hussein © Istanbul Museum of Modern Art

Le combat des lignes de force témoigne de l'énergie à l'œuvre dans le travail de Zeid. Elle multiplie les points de perspective entre le monde passé antique, figuratif et l'arrivée de l'abstraction moderne. Des formes se révèlent (armes, bras, mains, visages, poignets) pour mieux se dissoudre en une multitude de fragments se faisant l'écho des mosaïques byzantines. Zeid réside alors au Royaume-Uni, venue avec son mari le Prince Zeid Al-Hussein à ce moment ambassadeur. Elle partage sa vie entre son studio à Paris et ses obligations diplomatiques. Au croisement des influences, son œuvre prend notamment de la valeur en faisant se rencontrer l'abstraction qui règne dans l'Europe de l'après-guerre et l'art islamique dans la répétition des formes géométriques. Zeid est en quête d'un langage

pictural propre à elle s'inspirant autant de la nature, de la technologie que de la mythologie comme en témoigne le choix des titres : *Rupture de l'atome et vie végétale*, *La pieuvre du Triton*, *Perroquet abstrait*, *L'arène du soleil*, *Carnaval de Bâle*, *Feux d'artifice*, *Caverne de mer*....



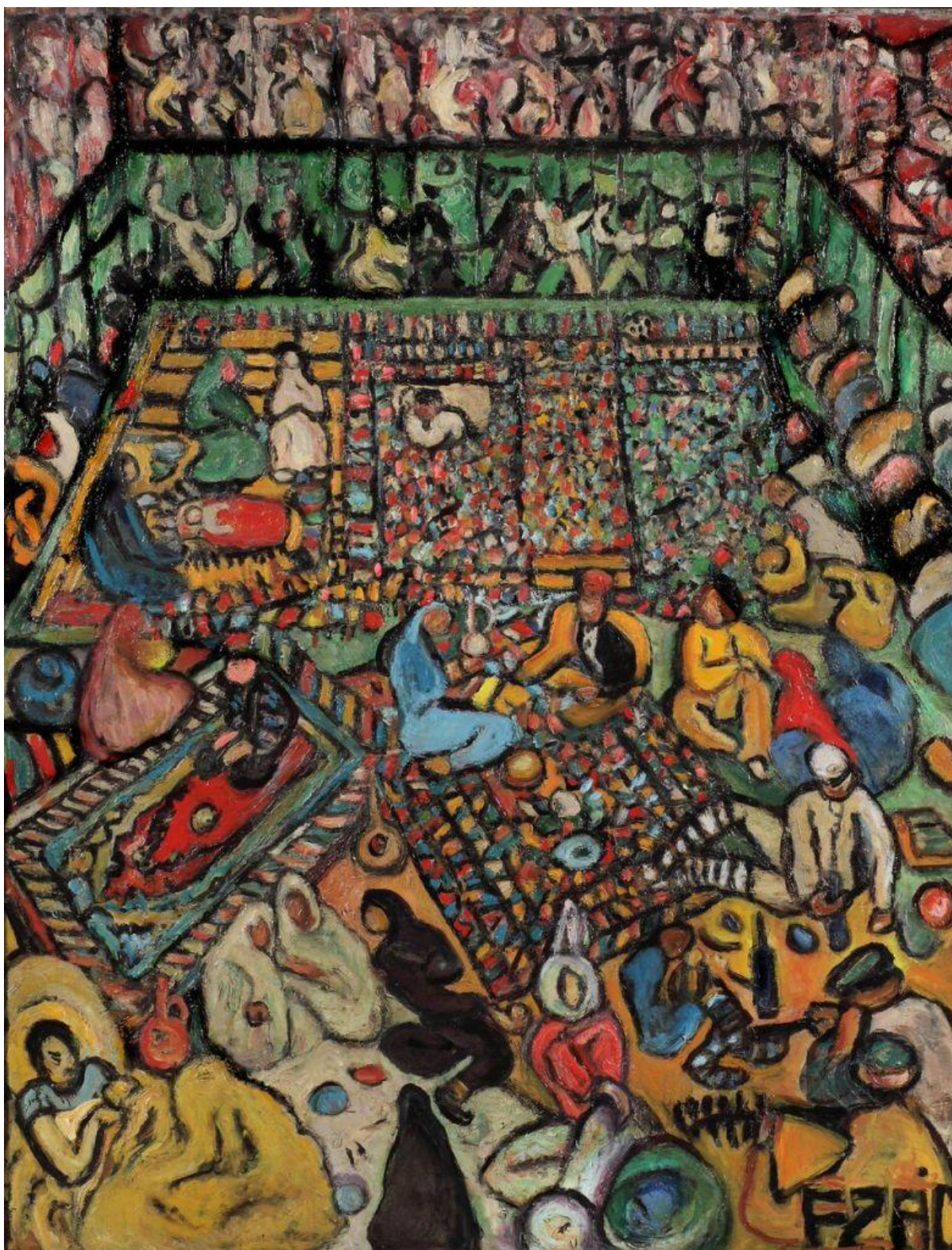
Fahrelnissa Zeid (1901–1991) Triton Octopus 1953 Oil paint on canvas 181 x 270 cm Istanbul Museum of Modern Art Collection, Eczacıbaşı Group Donation (Istanbul, Turkey) © Raad Zeid Al-Hussein © Istanbul Museum of Modern Art

Cet alphabet opaque de couleurs et de formes dissonantes s'inspire autant du mouvement d'une mouche que de la vision altérée par les vitraux colorés ou d'un point de vue aérien.



Fahrelnissa Zeid (1901–1991) Untitled c. 1950s Oil paint on canvas Tate Presented by Raad Zeid Al-Hussein 2015 © Raad Zeid Al-Hussein

Ses tableaux aux dimensions ambitieuses (certains dépassent 5 mètres de hauteur et devront être exposés en extérieur comme à Paris pour le Salon des Réalités nouvelles) nous font plonger dans un univers pas toujours méticuleux mais vibrant d'énergie dans lequel se marient les influences de Matisse, Cézanne avec l'art des tapis perses et plus tard Mondrian et l'art cinétique.



Fahrelnissa Zeid (1901–1991) Third Class Passengers 1943 Oil paint on plywood 130 x 100 cm
Istanbul Museum of Modern Art Collection, Eczacıbaşı Group Donation (Istanbul, Turkey) © Raad Zeid Al-Hussein © Istanbul Museum of Modern Art



Fahrelnissa Zeid (1901–1991) Resolved Problems 1948 Oil paint on canvas 130 x 97 cm Istanbul Museum of Modern Art Collection, Eczacıbaşı Group Donation (Istanbul, Turkey) © Raad Zeid Al-Hussein © Istanbul Museum of Modern Art

Capturer le mouvement, la nuit qui vibre, le vide qui respire, s'inspirer de la poésie mystique, de l'architecture islamique, du tarot, autant de pistes de recherche sur le travail de Zeid qu'il reste à explorer. Les épais contours noirs qui font sa marque de fabrication peuvent se faire l'écho des vitraux et lanternes de style oriental. Ils nous parlent également de l'expression subjective d'une femme sujette à la dépression. Dans certains tableaux, ces contours pourraient se faire les héritiers de l'Expressionnisme. Il n'est pas inintéressant de savoir que Zeid a vécu en Allemagne (qu'elle quittera à l'annexion de l'Autriche), acceptée pour un temps dans la haute société (ayant même pour la petite anecdote discuté peinture avec Hitler). Ballotée au gré des événements politiques, Zeid continue de créer des tableaux aux lignes serpentées malgré la fragmentation des formes. Et quand à presque 60 ans elle doit apprendre à cuisiner pour sa famille (suite au coup militaire en 1958 qui voit toute la royauté assassinée mais destin tragique auquel elle a pu échapper), elle s'inspire de carcasses de poulet et de dinde pour des sculptures mobiles. Quant à son retour à l'art figuratif à la fin de sa vie, il est la preuve constante des croisements d'influences qui font notamment la valeur de son œuvre. Comme Zeid le dit très bien:

« Je suis l'héritière de quatre civilisations. Dans mon autoportrait, la main est perse, la robe byzantine, le visage crétois et les yeux orientaux, mais je n'en n'étais pas consciente au moment de peindre »

Ses portraits plus grands que nature tentent d'aller au-delà des limites du regard pour chercher à préserver l'âme du modèle plutôt que le réalisme des traits, caractéristique de l'art Byzantin. Les œuvres de cette femme qui a fait le pont entre tradition et modernité se vendent désormais bien. Zeid a trouvé sa place dans l'histoire de l'art du Moyen-Orient alors que sa présence en Europe a été oubliée. Celle qui a exposé avec le groupe avant-gardiste turc (« Le groupe D ») a ses débuts aura certainement un impact sur le développement de l'art en Jordanie, ayant à la fin de sa vie transformé son appartement en école d'art informelle pour femmes.

« Oubliez ce que vous connaissez car ce que vous connaissez c'est ce que vous avez appris, mais ce que vous ne savez pas c'est ce que vous êtes »

Au-delà de son conseil, Zeid aura été pourtant au croisement de ce qu'elle aura appris, de ses voyages, de ses rencontres, de ses expériences, de ce fond

culturel inépuisable qu'est le monde et sa diversité, même si (et c'est tant mieux)
son art de la fusion ne se catégorise pas facilement

Karine Chevalier